

Nouvelles recherches sur les habitats de hauteur de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Age dans le sud-est de la France. Le cas du Roc de Pampelune à Argelliers (34).

L.Schneider*

Le phénomène du perchement ou du reperehement de l'habitat à la fin de l'Antiquité et dans le très haut Moyen Age a nourri en Languedoc comme en Provence une littérature érudite qui forgea peu à peu dans les années d'après guerre une sorte de mythographie associant aux chocs des invasions germaniques le dépeuplement des zones de plaine et la naissance consécutive d'un habitat-refuge sur les hauteurs ou dans les grottes, avec l'idée sous-jacente que cette réoccupation des vieux oppida gaulois marquait une régression sociétale, un retour vers la protohistoire.

1. Un champ de recherche demeuré en friche dans le sud-est de la Gaule

Cette tentative d'explication prélogique d'un fait inexplicable ou inexplicable par l'histoire ” pour reprendre l'expression de P.A.Février (1964, 88) doit d'abord être appréciée en tenant compte des dates de parution de ces différents articles qui s'inscrivent peu ou prou dans la lignée des travaux de P. Courcelle sur l'histoire littéraire des grandes invasions germaniques, parus en 1948. Si aujourd'hui une vision plus positive, voire insouciant, semble se dégager, substituant les notions d'insécurité et de déplacements spontanés de populations apeurées à des approches plus économiques, peut-être parce que nous ne savons pas ou ne savons plus ce qu'est un pays en guerre¹, force est de reconnaître que l'approche de ce phénomène n'a guère donné lieu à de nouvelles tentatives d'appréciation globale ou d'analyses systématiques. Après avoir nuancé sinon rejeté la vision catastrophique appuyée sur une lecture sans doute trop rapide des textes, l'une des tendances de l'historiographie la plus récente tend aujourd'hui à considérer ces occupations de hauteur comme un épiphénomène ou comme des sites rares. Le paroxysme atteint est à ce point, qu'à quelques exceptions près, les fouilles de ces habitats de hauteur ont fini par cesser au début des années 1980. On avait finalement exploré ces sites par accident entre les années 1930 et 1960 parce que l'on s'intéressait davantage aux niveaux des Ages du fer et l'on finissait par les oublier presque complètement dans les années 1970-1980. Seule l'exploration de Larina en Isère (Portes 2001) et les sondages entrepris à Saint-Blaise dans les Bouches-du-Rhône constituaient d'heureuses exceptions (Demians d'Archimbaud 1994)

Les années 1980 et 1990 semblent avoir été, en Languedoc notamment, le temps d'un regard nouveau porté davantage sur les zones basses, sur les plaines. Celles-ci sous l'action conjuguée de nombreux programmes de prospections et du développement spectaculaire de l'archéologie préventive, se révélaient être en définitive occupées sans marque véritablement

* CNRS, Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, UMR.6572, Aix-en-Provence

¹ A ce sujet voir les remarques de Ph. Depreux à propos de la défense des cités dans le haut Moyen Age (Depreux 2001).

catastrophique jusqu'aux premiers siècles du haut Moyen Age (Parodi et al., 1987, Fiches, Favory 1994, Mauné 1998, Raynaud 2001, Pellecuer, Pomarède 2001). Tandis que les archéologues de l'Antiquité mettaient en évidence l'existence de quartiers bas fixés comme à Ambrussum dans l'Hérault au pied de l'oppidum indigène et révélaient la vigueur d'un habitat de plaine qui pouvait être également groupé comme à Lunel-Viel (Fiches 1989 et Raynaud 1990), le concept d'*incastellamento* conduisait en quelque sorte les médiévistes de l'époque féodale à s'approprier les phénomènes de perchement, regroupement et fortification de l'habitat en les associant à un contexte politique particulier marqué par l'établissement de rapports de production nouveaux dans une longue phase de croissance. Entre la bourgade antique de plaine dont on pouvait parfois admettre la survie durant le haut Moyen Age et la genèse des villages castraux et plus récemment ecclésiastiques des abords de l'an mil, la tradition d'un habitat groupé de hauteur d'origine tardo-antique semblait dès lors abandonnée à l'érudition régionale, voire à des traditions folkloriques. Ainsi le vœu de P.-A. Février à la fin des années 1970 évoquant la nécessité de s'interroger sur la persistance de perchements anciens dans la Gaule du sud-est " pour établir un lien entre les recherches de l'Antiquité tardive et ce que les chercheurs commençaient (alors) de reconnaître des XI^e et XII^e s. " (Février 1978, 243) est-il depuis quasiment resté lettre morte.

Une documentation archéologique rare ou obsolète

Certes, on connaît mieux aujourd'hui, si l'on songe au Camp de César dans la basse vallée du Rhône (Goury 1997) ou à ces *castellaras* des Alpes méridionales comme celui du Mont-Bastide à Eze (Arnaud 2001), la réalité d'un habitat groupé de hauteur durant tout l'Empire. On perçoit mieux également cette sorte de dialectique entre quartier haut et quartier bas d'agglomérations occupées dans le temps long qui sont marquées entre l'Age du fer et le début du haut Moyen Age par des phases de glissement ou de transfert sur les bas de pentes puis de perchement (Schneider sous-pressé), mais finalement on ignore à peu près tout de la nature exacte des habitats de hauteur tardo-antiques, qui pour certains sont véritablement créés ex-nihilo sur des sites vierges de toute occupation antérieure. Depuis les années 1960, la rareté et l'exiguïté des fouilles conduites sur ce type d'établissement contraignent finalement à se fonder sur une documentation ancienne, sur des explorations très partielles et des chronologies imprécises qui n'aident guère à renouveler une réflexion encore attachée à ces notions d'habitat éphémère, de refuge, d'insécurité, de déplacement de populations apeurées et misérables pour reprendre les mots de la première historiographie. Ainsi, après le questionnement primitif qui s'intéressait d'abord aux motifs et aux circonstances qui auraient fait naître ce type d'établissement, l'interrogation essentielle et prioritaire paraît être aujourd'hui davantage : quelles sont les formes exactes et les fonctions de ces établissements ? En d'autres termes avons-nous affaire à une infrastructure homogène ou à des sites dont les destins seraient marqués par des évolutions locales et singulières ?

Du fortin à l'agglomération : diversité des formes et des fonctions

Une tentative récente et préliminaire de classement typologique de ces sites mettait finalement en évidence la diversité des formes et des fonctions, depuis le petit fortin isolé, inférieur à 0,25 ha de superficie, jusqu'à l'agglomération véritable dotée d'un rempart, d'église(s) ou de bâtiments à caractère aristocratique, en passant par de modestes habitats paysans ouverts ou sommairement fortifiés, jusqu'à des enceintes militaires qui n'ont pas pour fonction première la défense d'un habitat (Schneider 2001). La chronologie de ces établissements se révélait dans le même temps beaucoup plus complexe. Non seulement les sites perchés créés au III^e s.

et attribués par la première historiographie au passage des Alamans², s'avéraient en définitive extrêmement rares, mais ceux qui étaient datés du début du Ve s. et associés cette fois-ci aux incursions vandales et aux passages des Wisigoths paraissent en définitive devoir être daté de la fin du Ve s. sinon du VIe s. Ainsi les progrès dans la datation des céramiques ont-ils permis par exemple de revisiter la datation du fortin de Lombren à Vénéjan dans le Gard pour l'attribuer à la fin du Ve s ou plus sûrement encore au VIe s. (Raynaud 1983, 118 et Cathma 1993). En Provence, les derniers sondages stratigraphiques réalisés par G. Demians d'Archimbaud sur le site de Saint-Blaise suggèrent que le réaménagement d'ensemble de ce vieil oppidum selon un " plan apparemment réfléchi et global " doit être placé dans le dernier tiers du Ve s. ou au début du VIe s., l'âge d'or de cette nouvelle agglomération trouvant peut-être une coïncidence chronologique avec la période de la domination ostrogothique en Provence, phase clef dans le Midi du passage entre Antiquité et Moyen Age, dont on perçoit mieux aujourd'hui les aspects politiques et administratifs (Delaplace 2001). Cette révision chronologique générale, qui n'exclue pas bien évidemment l'existence possible d'établissements de hauteur plus anciens, de la fin du IVe s. ou de la première moitié du Ve s., suggère néanmoins qu'une partie du réseau de ces sites soit née après la période romaine impériale à l'époque de la construction des royaumes, dans cette phase particulièrement sensible en France méridionale qui conduit après la chute de Vouillé à s'interroger sur les processus d'établissements des frontières entre royaume franc, Septimanie wisigothique et Provence ostrogothique. D'un questionnement exclusivement axé au départ sur les conséquences de la pénétration barbare sur les populations de l'ancienne province de Narbonnaise, le problème s'élargit d'interrogations portées cette fois-ci sur les luttes entre royaumes eux-mêmes, aspects dont on doit bien pouvoir s'attendre à en trouver une traduction archéologique³.

La question des destins

Mais il est sans doute encore une autre perspective essentielle dans ces questions chronologiques qui nécessite d'être réexaminée à partir d'une nouvelle documentation. Loin d'être tous des établissements éphémères occupés pendant un à deux siècles tout au plus, certains d'entre-eux livrent des indices de continuité jusqu'à une autre phase-clef de l'histoire de l'occupation des sols, celle de la transition entre monde mérovingien et monde carolingien. Depuis le début des années 1960, G. Fournier (1962), examinant le cas auvergnat, avait pressenti en dépit d'un dossier archéologique encore indigent, cette possible filiation entre forteresses mérovingiennes et carolingiennes. On connaît mieux aujourd'hui et plus particulièrement en Languedoc les cas de *castra*, comme Anduze dans le Gard, Cabrières ou *Mormellicum* dans l'Hérault qui émergent, au seuil du IXe s., dans les chartes régionales les plus anciennes et dont l'enquête de terrain suggère qu'ils sont issus d'agglomérations fortifiées de la fin de l'Antiquité et du premier haut Moyen Age (Schneider 1997 et 2001). Des découvertes archéologiques récentes de qualité exceptionnelle, comme celles effectuées sur le site perché de Sant-Peyre au Bouquet dans le Gard montrent également l'existence d'occupation très tardive, ici une maison " aristocratique " encore construite avec des

² Grégoire de Tours (HF.I, 29) rappelant la légende du martyr de saint Privat précise que la population de Javols s'était retranchée dans le castrum de Grèzes (Lozère) au passage des Alamans. Au début des années 1960 certains auteurs (Gagnière, Grenier 1963) s'appuient sur ce type de récit pour attribuer aux courses alémaniques du IIIe s. la première phase de repérage de l'habitat et de réoccupation des grottes dans la basse vallée du Rhône.

³ En Languedoc, les rares forteresses rurales connues par les textes sont systématiquement associées à des fastes guerriers : expédition de Théodebert contre les *castra* biterrois de Cabrières et *Dea* en 532, prise du *castrum* arlésien d'*Urgernum* en 585 ou encore des forteresses de *Caput Arietis* dans l'Aude (Grégoire de Tours, H.F. III, 21 et VIII, 30) mais aussi expédition du roi wisigoth Wamba contre les *castra* pyrénéens de Collioure, Ultréra et des Cluses en 673.

techniques romaines (tuiles, béton de tuileau, pierres, mortier) qui a livré un riche mobilier (amphores de Méditerranée orientale, tabletterie, fléau de balance en bronze, armes...) de la fin du VIIe ou de la première moitié du VIIIe s. (Pellecuer 2000 et Pellecuer, Pène 2002). Non seulement quelques-uns de ces sites sont loin d'avoir accueilli uniquement une population misérable, parce que la qualité de certains équipements ou de certains mobiliers laisse envisager en leur sein la présence d'élite, mais il faut également s'interroger sur les possibles fonctions administratives de ces établissements occupés entre Antiquité et haut Moyen Age, notamment au niveau de l'infrastructure des cités. Lorsque le hasard des textes fait que l'on dispose d'une documentation plus consistante, ceux-ci apparaissent souvent comme des chefs-lieux territoriaux, comme des capitales de petits pays qui participent au découpage interne du territoire des cités, ce qui porte interrogation sur l'origine de cette géographie administrative, mais aussi sur l'éventuelle force morphogénétique des structures institutionnelles et des décisions administratives de l'Antiquité tardive qui conduirait la portée de certains phénomènes à se prolonger au cours des siècles suivants (Volpe 2001).

Emergence d'un nouveau programme de recherche

Diversité des formes et des fonctions de ces habitats qui sont loin d'être tous de simples lieux de refuge, incertitudes chronologiques récurrentes, difficultés à intégrer ces établissements au sein du maillage des habitats contemporains et manque de fiabilité d'une documentation archéologique souvent très ancienne, nous ont finalement convaincu de la nécessité de procéder à une nouvelle enquête fondée sur l'exploration archéologique méthodique de quelques-uns de ces établissements, tentative d'enrichissement d'une documentation encore trop indigente et souvent obsolète pour que l'on en puisse tirer un véritable renouvellement de perspectives.

Cette démarche collective a finalement pris forme depuis l'année 2000 dans le cadre d'une action du CNRS (Action Thématique Incitative sur Programme) particulièrement soutenue en Languedoc-Roussillon par le Ministère de la Culture et le Service Régional de l'Archéologie. Ce nouveau programme de fouilles, appuyé sur l'exploration de plusieurs sites répartis sur le pourtour de l'arc méditerranéen entre Fréjus et les Pyrénées, s'accompagne de la tenue d'un séminaire au sein du Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, cadre de confrontation des approches destiné à préparer la tenue d'une table ronde à la fin d'année 2003.

Les travaux d'André Constant sur les fortifications pyrénéennes du massif des Albères entre Antiquité et Moyen Age, ceux de F. Bertonecello et de Y. Codou sur les villages perchés tardo-antiques du massif de Roquebrune à proximité de Fréjus, de C. Michel d'Annville sur l'habitat de hauteur de Notre-Dame-de-Consolation à Jouques dans les Bouches-du-Rhône, de B. Ode sur les plateaux de Donzère dans la moyenne vallée du Rhône, de C. Pellecuer sur l'agglomération de Sant-Peyre dans le Gard, de N. Clément en Vivarais et de J.-L. Boudartchouk sur les *castella* du Rouergue, nourrissent ce programme qui vient de démarrer.

En Languedoc, le choix a été fait d'engager une fouille extensive sur un site des chenaies de l'arrière-pays Montpelliérain, celui du Roc de Pampelune à Argelliers (34).

C'est à l'heure actuelle sur cet établissement qui appartient à cette nouvelle génération d'habitats de hauteur créés *ex-nihilo* dans la seconde moitié du Ve s. que les fouilles sont les plus avancées.

2. Le Roc de Pampelune à Argelliers (34)

Situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Montpellier, dans les massifs calcaires aujourd'hui occupés par la garrigue, le site investi est celui d'un roc jurassique détaché par de hautes falaises et des pentes escarpées. Le toponyme du site reste inconnu des sources écrites

avant le XVI^e s., mais le petit vallon de Saugras qui s'ouvre aux pieds des falaises septentrionales du Roc est en revanche mieux documenté. En 799, le roi Charles confirme à Benoît, fondateur du monastère d'Aniane, la possession du *locus osagrado* où les moines avaient édifié une *cella* (C.An., n°8, p.52). Ce terroir correspond en fait à l'une des premières extensions patrimoniales du monastère, dans ce secteur des petits causses situé à mi-chemin entre le sanctuaire et la voie domitienne. Le lieu qui, à proprement parlé, n'est pas défini comme un fisc royal, a néanmoins fait l'objet d'un bornage public, réalisé au temps de Charlemagne par le *missus* Leibrade⁴, archevêque de Lyon, peut-être dans la dernière décennie du VIII^e s., après le concile de Francfort lorsque Benoît, Nébridius et Leidrade furent envoyés en mission auprès de l'évêque d'Urgel lors de la querelle adoptianiste. La *cellula de Sogradus* figure encore dans un diplôme de Charles le Chauve daté de 852 (C.An., n°11, p.58) puis après un silence de trois siècles, on retrouve en 1154, le sanctuaire Saint-André de Saugras comme chapelle annexe de la paroisse de Saint-Etienne de Viols (C.An., n°12, p.101). Dans le bassin de Saugras, à quelques centaines de mètres du Roc de Pampelune se trouvent encore aujourd'hui, au lieu dit La Cure, les vestiges d'une église à chevet carré intégrée dans des constructions contemporaines (Breichner et al., 2002).

Cette digression destinée à évoquer les rares textes carolingiens, même s'ils ne sont pas en rapport direct avec l'établissement du très haut Moyen Age est pourtant nécessaire pour mieux comprendre l'histoire des lieux et surtout mieux saisir les aléas qui sont à l'origine de l'identification et des premières interprétations du site. Ces documents en effet ont d'abord été utilisés par l'historiographie classique pour appuyer cette thèse des "moines défricheurs", qui se seraient implantés ici dans un milieu boisé supposé encore peu pénétré par l'homme. Nous verrons que la situation est finalement beaucoup plus complexe parce que l'installation des moines d'Aniane s'est faite en définitive dans la périphérie d'un vaste établissement antérieur dont la forme, les fonctions et surtout la chronologie ne commencent à être appréciées que depuis un jour récent. Le lieu n'était pourtant pas totalement ignoré des archéologues régionaux.

Historique des recherches

A la fin des années 1960 en effet, des saccages clandestins sur le sommet du Roc de Pampelune provoquent d'abord la découverte spectaculaire d'une cuve de sarcophage en marbre décorée et motivent ensuite une première exploration archéologique⁵. Les résultats se soldent par l'identification et le dégagement d'un sanctuaire à nef unique terminée par un chevet plat tripartite. A la suite de ces travaux, M. Durliat, à qui les premiers fouilleurs confièrent le projet de publication, proposa finalement, en s'appuyant sur les chartes du cartulaire d'Aniane, d'identifier ce sanctuaire avec la *cella* carolingienne des moines de Benoît (Durliat 1968). Ceux-ci auraient greffé un chevet tripartite sur un édifice antérieur tardo-antique. L'absence de stratigraphie, la méconnaissance à cette époque des mobiliers céramiques et surtout l'ignorance de l'existence de cet autre sanctuaire implanté dans le vallon de Saugras fragilisaient cependant cette première interprétation. Dans les années 1980, de nouvelles prospections conduites sur le site révélaient par ailleurs que l'église n'était pas la seule construction établie sur le Roc. Un rempart, de nombreux édifices en pierre associés à des enclos et à du mobilier désormais rattaché aux V-VI^e s. étaient finalement identifiés (Soutou 1982, Cablat 1983, Schneider 2002).

En dépit d'aléas divers, qui tiennent surtout aux tristes circonstances du pillage qui avait occasionné la découverte du sarcophage et à la focalisation des premières recherches sur le

⁴ C'est ce que rappelle un diplôme de Louis le Pieux (C.An., n°13, p.63).

⁵ Celle-ci fut conduite par Henri Prades et Jean-Claude Richard

sanctuaire, l'établissement du Roc de Pampelune pouvait être finalement identifié comme un " oppidum " tardo-antique.

Pour autant, les lacunes de la documentation demeuraient nombreuses et l'on restait, en l'absence de fouilles étendues, dans l'expectative sur la topographie réelle de l'établissement et l'évolution de son urbanisme. D'un point de vue chronologique, on ne pouvait d'ailleurs pas déterminer si le site était encore réellement occupé dans le dernier tiers du VIII^e s., lorsque les moines de Benoît vinrent s'établir dans le secteur.

Seul un programme lourd pouvait finalement lever certaines ambiguïtés et aider à préciser la nature de l'établissement. Les deux campagnes que nous avons pu conduire depuis l'année 2000 amorcent ce programme⁶ et fournissent aujourd'hui des éléments de réflexion et de discussion susceptibles d'aider à la constitution d'une première grille d'interprétation.

Un établissement fortifié.

Le Roc de Pampelune, vaste éperon délimité par de hautes falaises et de brutales ruptures de niveau, possède un plateau sommital de plusieurs hectares sensiblement incliné d'Ouest en Est. L'établissement s'est développé à l'extrémité occidentale de ce plateau et s'inscrit dans une enceinte qui affecte grossièrement la forme d'un triangle-rectangle, enveloppant une superficie d'environ 2,25ha. L'ouvrage perceptible sous la forme d'amas de pierres ou de rares sections construites, épouse fidèlement le dessin des falaises au nord et présente un tracé plus rectiligne au sud et à l'est, où de premiers indices signalent l'existence probable d'une porte. Construction modeste mais néanmoins maçonnée, l'ouvrage bâti à l'aide de blocs de calcaire local non équarris atteint seulement 0,80 à 1m d'épaisseur et comporte sans doute des flanquements. Une petite tour rectangulaire associée à un probable bastion qui en commandait l'accès a du moins été mise au jour dans l'angle nord oriental de la forteresse. Plusieurs sondages réalisés dans ce quartier permettent de dater ce tronçon d'enceinte et cette tour du dernier tiers du Ve s. ou du début du VI^e s. L'absence de remploi, l'homogénéité des techniques de mise en œuvre et du type de mortier utilisé, caractérisé par l'emploi d'un sable jaune, indiqueraient plus généralement que l'ouvrage relève dans son ensemble de la même chronologie.

Topographie générale

Les deux campagnes de fouilles conduites depuis l'année 2000, conjuguées à d'importants travaux de déboisement et d'épierrement, portent actuellement les surfaces explorées à près de 0,25 ha de superficie, soit environ 10% de la surface totale du site. C'est encore bien peu pour apprécier la physionomie générale de ce qui semble être une agglomération, mais déjà quelques pistes semblent pouvoir être dégagées. Si le repérage de nombreux espaces ouverts, cours et enclos, nous éloigne à priori d'un contexte véritablement urbain, l'orientation des constructions semble néanmoins montrer la réalité d'au moins deux grandes trames organisatrices. Dans la partie basse du plateau, soit dans le tiers nord oriental de l'enceinte, trois bâtiments distincts, séparés les uns des autres par 80 à 100m de distance, sont parfaitement isoclines, ce qui suggère à cette échelle l'existence d'un schéma directeur d'aménagement. Dans la zone occidentale du site, partie haute de l'éperon culminant à 188m, où a été nichée une église, une autre trame commandée cette fois-ci par l'orientation du sanctuaire, est également perceptible. La jonction entre les deux systèmes repérés s'effectue

⁶ La fouille engagée au Roc de Pampelune est conduite depuis l'année 2000 en collaboration avec Olivier GINOUEZ (chargé d'études INRAP, chercheur associé au Laboratoire d'Archéologie Médiévale méditerranéenne) et Gaspard PAGES (doctorant au Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, Université d'Aix-Marseille I). Les deux campagnes ont été effectuées grâce au soutien du CNRS (Projet ATIP, Etablissements perchés), du département de l'Hérault et du Ministère de la Culture, Service Régional de l'Archéologie de Montpellier.

au centre de l'agglomération à partir d'un espace dégagé qui, dans la topographie actuelle du site, prend l'aspect d'une vaste cour quadrangulaire d'environ 30m de côté.

Si les recherches ne sont pas encore avancées de la même manière dans ces deux principaux quartiers, l'impression qui ressort des premières campagnes de fouille est celle d'un habitat peu hiérarchisé, car aussi bien dans la partie basse que dans la partie haute, ce sont d'abord de grands bâtiments rectangulaires, d'un module moyen d'environ 5,50 de large pour 15 à 16 m de long, qui ont été mis au jour. Dans les deux quartiers, certains édifices sont par ailleurs dotés d'un étage distribué par un escalier extérieur de façade. Mais cette impression doit aussitôt être corrigée car la répartition de ces bâtiments pourrait obéir à deux logiques complémentaires. Dans la partie basse du site, contre et à proximité du rempart oriental notamment, les constructions paraissent se développer sous la forme d'îlots tandis que dans le tiers occidental de l'agglomération, en revanche les bâtiments se déploient autour d'espaces ouverts qui évoquent des cours. À ce jour, l'exploration la plus avancée concerne le quartier haut et le secteur de l'église.

Le sanctuaire sommital : une église des V-VIIe s. associée à un baptistère

Implanté à l'extrémité occidentale et au point le plus haut de l'agglomération mais confiné dans un espace exigu délimité sur ses côtés nord, sud et ouest par de hautes falaises et de brutales ruptures de niveaux, le sanctuaire, on l'a vu, avait déjà fait l'objet d'un dégagement partiel et d'une fouille sommaire à la fin des années 1960 (Durliat 1968). La reprise des fouilles dans ce secteur avait pour objectif de vérifier l'exactitude du plan publié et d'en asseoir si possible la chronologie sur des données stratigraphiques. Bien que l'édifice soit passablement arasé et que la plupart des sols aient disparu, une nouvelle lecture peut néanmoins être proposée. L'attribution de la construction du chevet tripartite à une phase tardive, imputable aux moines de Benoît, doit en effet être rejetée. Dans le sanctuaire, à ses abords ou au sein même de l'agglomération du Roc de Pampelune, aucun mobilier (céramique, verre ou métal) ne peut être attribué pour l'heure à une phase postérieure au milieu du VIIe s. Les mobiliers contenus dans les radiers de construction ou dans les rares lambeaux de sols conservés indiqueraient qu'il s'agit plutôt d'un édifice homogène de la fin du Ve s. ou du début du VIe s. Celui-ci peut être désormais décrit comme un vaisseau à nef unique terminée par un chevet plat quadrangulaire plus étroit, doté de deux annexes latérales dissymétriques. Mais l'un des principaux apports des dernières fouilles entreprises est d'avoir montré que l'édifice était également doté à l'ouest d'une pièce supplémentaire, édifiée en rebord de falaise, dans le prolongement de la nef. La découverte au centre de cette pièce d'un fond de cuve circulaire (diamètre : 0,85 m), constitué d'un béton de tuileau coulé sur un hérisson soigné de petits cailloux, peut être interprétée comme une piscine baptismale dans une configuration maintenant bien attestée en Gaule du sud-est, notamment en Provence où les cas de Chateauneuf-de-Grasse (06), Saint-Hermentaire près de Draguignan ou Saint-Maximin (83) rappellent dans leurs grandes lignes celui du Roc de Pampelune. L'église de Pampelune semble en effet appartenir à cette famille méridionale de sanctuaires où le baptistère placé dans le prolongement du lieu de culte évoque selon le mot de J. Guyon " une sorte de standardisation avant la lettre " qui marquerait la prégnance du modèle urbain (Guyon 2001, 583-584).

La découverte à la fin des années 1960 d'une cuve de sarcophage, enfouie dans l'angle nord-est du chœur, fait aussi s'interroger sur la fonction funéraire de l'édifice et surtout sur sa chronologie. La fouille complète du lieu de culte et de ses abords a montré finalement la rareté des sépultures : aucun cimetière n'est associé à l'église. Seules trois sépultures d'enfants ont été découvertes, placées dans le chœur, à la jonction du chœur et de la nef et à l'extrémité orientale de la nef. Des datations par radiocarbone, en cours, devraient permettre de mieux les situer dans la chronologie de l'édifice, mais il paraît déjà possible de suggérer

qu'il s'agisse d'un cycle relativement tardif, imputable aux derniers temps de fonctionnement du lieu de culte. Cette hypothèse peut du moins être avancée sur le foi de la découverte d'un édicule funéraire appuyé à l'extérieur de l'édifice contre le mur nord de la nef. Ce petit mausolée, abrité par une annexe vraisemblablement couverte, a accueilli une sépulture en coffre de dalles utilisée deux fois. Sa couverture primitive remploie une dalle d'un probable chancel sculpté en bas-relief. Le thème traité rappelle non seulement l'iconographie du sarcophage de marbre, mais aussi celui d'autres fragments de dalles découvertes en 1967 : deux volatiles sont disposés en vis-à-vis d'un cratère d'où émergent des rinceaux de vigne. Cette découverte suggère en première lecture de restituer deux phases distinctes. Dans un premier temps, le sarcophage pourrait avoir été mis en scène et associé à un chancel qui en reprend l'iconographie, puis, dans une seconde phase, ces aménagements seraient démontés et réutilisés pour des sépultures privilégiées. La cuve de sarcophage serait alors enfouie dans l'angle nord-est du chœur tandis que des éléments du chancel et diverses pierres appartenant à la parure " monumentale " du sanctuaire (fût de colonne, blocs de travertins, dalles de calcaire fin) sont utilisés dans la construction de la tombe du petit mausolée septentrional. Les datations par radiocarbone de cette dernière sépulture situent cette ultime phase funéraire autour du milieu du VIIe s., soit à un moment où l'agglomération largement déstructurée est quasi-abandonnée.

Nouvelles recherches aux abords de l'église

La découverte du baptistère et la reconsidération de la chronologie générale de l'édifice et de son cycle funéraire apportent donc de nouvelles informations sur le statut de l'église mais peut-être aussi plus généralement sur l'agglomération dans laquelle elle s'intègre. Avant d'en discuter, il faut encore évoquer sa situation topographique au sein du quartier sommital, secteur où les fouilles sont à ce jour les plus étendues.

Si le sanctuaire est implanté au point le plus haut du site, à la proue occidentale de l'éperon, à tel point que le baptistère lui-même a été bâti sur le rebord des falaises, la topographie du relief s'adoucit devant le chevet et s'ouvre progressivement sur le reste du plateau, où l'agglomération se déploie.

Dans l'alignement du mur nord de l'annexe septentrionale et dans l'axe de symétrie de l'église, à moins d'un mètre du chevet se trouve d'abord le plus grand bâtiment (3A) à ce jour repéré sur le site. Orienté Est-Ouest, celui-ci atteint hors œuvre 20 m de long sur 6,40 m de large. Il comprend côté ouest une pièce carrée (5,10 x 5,08 m dans œuvre) une grande salle centrale (5,10 x 9,50m dans œuvre) et une petite pièce rectangulaire dotée d'un sol en béton de tuileau à l'extrémité ouest (5,10 x 1,60m dans œuvre). Occupé dans le dernier tiers du Ve et pendant le premier tiers du VIe s., ce bâtiment dont on discutera plus tard la fonction, n'a conservé aucun aménagement particulier. On note seulement le faible taux d'amphores retrouvées dans ses décombres, mais aussi la présence d'un petit chapiteau feuillagé en marbre, d'une base de colonne, et de quelques dalles de *suspensura* dont certaines sont d'ailleurs réutilisées dans les maçonneries. Celles-ci utilisent un abondant mortier de chaux dont les excédents ont été beurrés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Enfin, on peut encore signaler la présence d'un contrefort axial disposé contre le petit côté occidental du bâtiment. Des constructions annexes détruites en grande partie par l'érosion avaient également été accolées contre la façade septentrionale. Par ses dimensions et son implantation qui déterminent une composition architecturale avec l'église⁷ mais aussi par certains aspects de sa mise en œuvre (sol en béton de tuileau, contrefort axial sur le petit côté oriental) on pourrait avoir affaire à un édifice privilégié qui n'est pas sans rappeler ce bâtiment contemporain

⁷ Outre le fait que l'implantation du bâtiment 3A ait été réalisée à partir de la projection de l'axe de symétrie de l'église, on remarquera que son module répond exactement aux dimensions de la nef du sanctuaire et du baptistère.

extraordinairement bien conservé découvert récemment dans les gorges de l'Hérault, à proximité du bourg d'Aniane, à propos duquel l'interprétation est encore hésitante : vaste *horreum*, *aula* ou *xenodochium* établi en limite de *pagus* à proximité d'un point de franchissement du fleuve (Schneider, Garcia 1998, 113-117 et Schneider 2000)?

La construction de Pampelune est en tout cas édifiée sur la même arête rocheuse que l'église et domine sensiblement du côté est une petite place délimitée à son tour par d'autres bâtiments. À l'orient, une nouvelle construction rectangulaire (3C), désormais orientée selon un axe Nord-Sud, rappelle dans sa physionomie générale certains aspects du bâtiment sommital 3A. De plus petite dimension, ce dernier atteint toutefois 18m de long pour une largeur moyenne hors œuvre de 6m et comprend une grande pièce en partie excavée côté nord et une plus petite salle au sud. Un escalier extérieur construit côté place contre la façade occidentale indique qu'au moins la plus petite des deux pièces était dotée d'un étage. Un grand four culinaire de type collectif est également aménagé, côté place toujours, dans le redan formé par la maçonnerie de l'escalier et le prolongement de la façade du bâtiment. L'incendie du bâtiment, vraisemblablement à la fin du premier tiers du VI^e s., a favorisé la conservation d'un mobilier varié et peut aider à l'interprétation de sa fonction. La découverte d'une grande quantité de graines carbonisées dans la grande salle excavée, blé dur et orge vêtue, aux côtés de plantes rudérales et adventices qui signalent la présence secondaire de fourrage, montre l'existence de stocks et suggère d'identifier la pièce comme un cellier peut-être surmonté d'un fenil. La présence d'outils agricoles (faucille), d'une concentration d'amphores et de probables fonds de cuve en béton de tuileau renforce cette perspective. La partie proprement résidentielle pouvait se trouver à l'étage de la plus petite des deux pièces dont le rez-de-chaussée a comporté dans un premier temps une véritable cave creusée dans le rocher.

Enfin, la place est fermée au sud par une série de petites constructions accolées les unes aux autres en formant un modeste îlot d'orientation Est-Ouest. Ces petits édifices désignent plutôt des bâtiments de fonction. L'un d'eux au moins est associé à une activité de métallurgie du fer, artisanat par ailleurs bien attesté sur l'ensemble du site. Ainsi à l'autre extrémité de l'agglomération, dans l'angle nord-oriental du rempart, une forge du VI^e s. a été mise en évidence.

Premières perspectives

Il est encore trop tôt pour livrer une interprétation définitive de ce quartier sommital. Pour l'heure, la première impression qui se dégage est d'abord liée à l'implantation de l'église. Bâtie au point le plus haut du relief, sur l'aiguille de l'éperon, celle-ci occupe de fait une position privilégiée et symbolique, résultat de l'incontestable mise en scène d'un monument qui pouvait signaler à lui seul dans le paysage environnant, la présence de l'agglomération. Quel qu'en soit le commanditaire, évêque ou notable, l'association du sanctuaire à un baptistère évoque une possible paroisse ou du moins un sanctuaire officiel dont la création relativement tardive, dans le dernier tiers du Ve s., ou au début du VI^e s., se place aussi à une époque marquée par de nombreuses dispositions disciplinaires en matière de gestion des patrimoines et surtout en ce qui concerne la légitimité des compétences de l'évêque sur son *territorium ecclesie*. (Delaplace 2002). Dans ce sens, l'édification d'un sanctuaire officiel qui, en l'état actuel des fouilles, semble concomitante de la mise en place de l'agglomération dans laquelle il s'insère, pourrait être comprise comme une sorte de positionnement territorial à une époque marquée localement par des remaniements administratifs considérables. C'est le problème du "démembrement" du territoire de la *civitas* de Nîmes au profit de nouveaux *sedes* qui est ici posé. La promotion du *castrum* d'Uzès au rang de siège épiscopal, dans le secteur rhodanien, la création de l'éphémère diocèse franc d'*Arisitum* entre Causses et Cévennes et surtout dans le secteur qui nous concerne, l'émergence avant 589 de l'insolite

évêché de Maguelone sur une îlot du littoral ont pu, à un niveau secondaire, être accompagnées de la création de nouvelles agglomérations organisant ces nouveaux territoires. À Pampelune, l'édification d'une enceinte maçonnée représente malgré son caractère rural un certain investissement et fait allusion à une autorité, à un pouvoir dont on ne perçoit jusqu'à présent que le seul volet religieux. Dans les architectures civiles étudiées à ce jour, on ne distingue guère de bâtiments dominants. Aux côtés des petites cellules inférieures à 10 m de long, ne sont représentés que des bâtiments rectangulaires un peu plus longs (16 à 18 m) qui évoquent à l'image du bâtiment 3C, des fonctions multiples (résidence, bastion, cellier/grenier et exploitation agricole). Chacun de ces bâtiments, qu'il faut associer à des annexes, pourrait finalement accueillir des groupes familiaux distincts. L'homogénéité des modules et l'existence probable d'un schéma urbain peu ou prou commandé par l'orientation de l'église suggèrent par ailleurs un certain degré de planification. Faut-il en déduire l'existence d'une population dépendant directement du pouvoir de l'Eglise, colons, intendants, forgerons et ministériels divers ? Il est encore trop tôt pour répondre, mais cette perspective d'interprétation peut paraître séduisante car l'agglomération de Pampelune pourrait finalement fonctionner comme un centre domanial dans un secteur de colonisation nouvelle. Le quartier haut occupe de fait une position topographique privilégiée au sein de l'agglomération et semble désigner une sorte de *curtis*, dotée au sommet de l'éperon d'un sanctuaire officiel dominant une petite cour où s'agencent un grand bâtiment (résidence du desservant doublée d'une fonction d'accueil ou de réunion, *xenodochium*?), une construction résidentielle associée à des fonctions de stockage et à un four domestique collectif (grenier de l'église et maison d'un intendant ?) et un modeste îlot constitué de plus petites cellules qui évoquent cette fois-ci des bâtiments de fonction, dont un possible atelier de métallurgie du fer. Cette organisation autour d'une cour correspond aussi à un schéma que l'on retrouve peut-être ailleurs sur le site, notamment dans la partie occidentale du secteur central, où les bâtiments rectangulaires repérés lors de la dernière campagne pourraient bien, là encore, s'ordonner autour d'un espace libre ou d'une nouvelle cour.

Voilà du moins, après les deux premières campagnes de fouille, une lecture encore provisoire que le programme en cours devra affiner, mais d'ores et déjà le schéma du site-refuge construit à la hâte et caractérisé par une occupation brève et quasi-autarcique se révèle inopérant, d'autant que les mobiliers actuellement mis au jour montrent également l'intégration du site dans les réseaux du commerce méditerranéen, qu'il s'agisse de l'Afrique du nord ou de l'Orient, et ce malgré sa position, à priori retirée, dans le secteur des premiers reliefs qui délimitent la plaine littorale.

On ne sait pas encore dans quelle mesure le cas du Roc de Pampelune peut être ou non généralisé, et l'on comprend mieux la nécessité de multiplier ce type de fouilles difficiles, mais un point important au moins semble désormais acquis. Dans la diversité des établissements perchés de la fin de l'Antiquité et du premier Moyen Age, une part d'entre eux relève d'une perspective générale qui nous semble être celle de la transformation des réseaux urbains au cours des V-VIIe s. et de la construction de nouveaux territoires politiques. En définitive, le Roc de Pampelune apparaîtrait pour l'heure comme le chef-lieu de l'une de ces nouvelles circonscriptions administratives de la fin de l'Antiquité, dans cette phase encore méconnue qui consacre localement le démembrement de l'ancien territoire antique de la *civitas* de Nîmes au profit de nouveaux centres. Entre le rejet des interprétations de nature événementielle héritées de l'historiographie du XIXe s., et des positions plus actuelles considérant le perchement de l'habitat tardo-antique comme un épiphénomène, sinon comme un tropisme archéologique né de sites à priori mieux conservés que dans les zones de plaine, il est encore des voies intermédiaires à explorer. En définitive, l'une des difficultés principales tient à ce curieux paradoxe que ces établissements devenus emblématiques par leur aspect perché ont nourri depuis longtemps en Gaule du Sud une littérature spéculative alors même

qu'à l'exception récente de Larina dans l'Isère, aucun d'entre eux n'a jamais été exploré méthodiquement.

C'est une nouvelle strate d'habitats groupés qui commence à émerger, nouveau maillon entre les " agglomérations secondaires " antiques et les villages castraux du Moyen Age, dont il reste à évaluer les formes exactes, les équipements et les fonctions. À l'instar de Pampelune ou de *Mormelicum*, en Languedoc, ou encore de Saint-Blaise et de Constantine, en Provence, on ne peut plus en tout cas se satisfaire aujourd'hui de l'idée générale qu'il ne s'agirait là que de sites occupés temporairement et d'établissements qui seraient de surcroît dépourvus d'importance politique et administrative propre comme le soulignent encore des manuels récents (Debord 2000, 27 et 30).

Bibliographie

Arnaud 2001 : ARNAUD (P.). – Le village du Mont Bastide (Eze), *In* : Arnaud (P.) et Gazenbeck (M.) Dir., *Habitat rural antique dans les Alpes-Maritimes, Actes de la table-ronde du 22 mars 1999*, Valbonne, Editions APDCA, Antibes, 2001, p.107-131.

Breichner et al., 2002 : BREICHNER (H.), CHABAL (L.), LECUYER (N) et SCHNEIDER (L.). – Artisanat potier et exploitation du bois dans les chênaies du nord de Montpellier au XIIIe s (Hérault, Argelliers, Mas-Viel), *Archéologie du Midi Médiéval*, t.20, 2002, p.57-106.

Cablat 1983 : CABLAT (A.). - Les habitats de pierre sèche de l'Hérault. Quelques aspects de la vie rurale au Moyen Age dans la région d'Aniane. *Archéologie en Languedoc*, n°5, 1982-1983, p. 149-176.

C.An., : CASSAN (L.), MEYNIAL (E.). - *Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone publiés d'après les manuscrits originaux: cartulaire d'Aniane*, Montpellier : Société Archéologique de Montpellier, 1898, 450 p.

CATHMA 1993 : Collectif. - Céramiques languedociennes du haut Moyen Age (VIIè-XIè s.). Etudes micro-régionales et essai de synthèse. *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1993, p.111-228.

Debord 2000 : DEBORD (A.). – *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*, Ed. Picard, Espaces Médiévaux, Paris 2000, 238p.

Delaplace 2001 : DELAPLACE (Ch.). – La " guerre de Provence " (507-511), un épisode oublié de la domination ostrogothique en occident, *Romanité et cité chrétienne, Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris : De Boccard, 2001, p.77-89.

Delaplace 2002 : DELAPLACE (Ch.). – Les premières églises rurales (V-VIe s.). A propos d'une formule de Grégoire de Tours, *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 18, 2002, p.11-40.

Demians d'Archimbaud 1994 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD G., dir. - *L'oppidum de Saint-Blaise du Ve au VIIe s.*, DAF, 45, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994, 257p.

Depreux 2001 : DEPREUX (Ph.). – A la recherche des défenseurs de la cité à l'époque carolingienne, *Les petits cahiers d'Anatole*, n°2, 57600 signes, 06/03/2001, http://www.univ-tours.fr/lat/pages/F2_2.html

Durliat 1968: DURLIAT (M.). - Une construction de l'époque de saint Benoît d'Aniane à Argelliers (Hérault). *Revue archéologique de Narbonnaise*, t.1, 1968, p. 233-247.

Février 1978: FEVRIER (P.-A.). - Problème de l'habitat du Midi Méditerranéen à la fin de l'Antiquité et dans le haut Moyen Age. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen zentralmuseums Mainz*, 25. Jahrgang, 1978, 208-249.

Février 1964 : FEVRIER (P.-A.). – *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIVe s.*, Paris, 1964.

Fiches 1989 : FICHES (J.-L.). – *L'oppidum d'Ambrussum et son territoire. Fouilles au quartier de sablas (Villetelle, Hérault)*, Valbonne 1989.

Favory, Fiches 1994 : FAVORY (F.) dir., FICHES (J.-L.) dir. - *Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le haut Moyen Age. Etudes microrégionales*. Paris : MSH, Documents d'Archéologie Française n°42, 1994, 344 p.

Fournier 1962 : FOURNIER (G.). - *Le peuplement rural en basse Auvergne durant le Haut Moyen Age*, Paris : Puf, 1962, 673 p.

Gagnière, Grenier 1963 : GAGNIERE (S.), GRANIER (J.). – L'occupation des grottes du IIIe au Ve siècle et les invasions germaniques dans la basse vallée du Rhône, *Provence Historique*, t.13, fasc.53, 1963, p.225-239.

Goury 1997 : GOURY D., - L'oppidum du Camp de César à Laudun (Gard) : premières acquisitions de la recherche 1990-1994, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, n°30, 1997, p.125-172.

Guyon 2001 : GUYON (J.). – De la villa à la campagne : In : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité, Actes du colloque AGER IV*, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.569-586.

Mauné 1998 : MAUNE (S.). – *Les campagnes de la cité de Béziers dans l'Antiquité (partie nord-orientale) (IIe siècle av. J.-C.-VIe siècle ap. J.-C.)*, Archéologie et Histoire romaine Ed. M. Melgoil, Montagnac 1998.

Parodi et al., 1987 : PARODI (A.), RAYNAUD (C.), ROGER (J.-M.). - La Vaunage du IIIe siècle au milieu du XIIe siècle. Habitat et occupation des sols. *Archéologie du Midi Médiéval*, t.5, 1987, p.3-60.

Pellecuer 2000 : PELLECUER (Ch.), - Sant-Peyre (Gard). Une agglomération tardo-antique de l'arrière-pays languedocien ouverte au commerce méditerranéen In : *Justien, Mahomet, Charlemagne. Trois empires dans l'économie médiévale, Les dossiers d'Archéologie*, n°256, sept.2000, p.42.

Pellecuer, Pomarèdes 2001 : PELLECUER (Ch.), POMAREDES (H.). – Crise, survie ou adaptation de la villa romaine en Narbonnaise première ? Contribution des récentes recherches de terrain en Languedoc-Roussillon, In : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité, Actes du colloque AGER IV*, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.503-534.

Pellecuer, Pène 2002: PELLECUER (Ch.), PENE (J.-M.). – Le Bouquet, Sant-Peyre (Gard), In : J.-L. Fiches (Dir.), *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, T.14, Lattes, 2002, p.889-902.

Porte 2001 : PORTE (P.). – *Le domaine rural de Larina de l'Antiquité tardive au haut Moyen Age (Hières-sur-Amby, Isère)*. Thèse de doctorat nouveau régime, Université de Provence, Aix-Marseille I, 2001, 605p.

Provost et al., 1999 : PROVOST (M.) et al., - *Le Gard, Carte Archéologique de la Gaule*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2 vol., Paris 1999, 865p.

Raynaud 1983 : Raynaud (Cl.). – Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard). Les niveaux du Ve siècle ap.J.-C. sur le chantier central, *Documents d'Archéologie méridionales*, 7, p.11-119.

Raynaud 1990 : RAYNAUD (C.). - *Le village gallo-romain et médiéval de Lunel viel. Les fouilles du quartier ouest (1981-1983)*. Paris-Besançon : Les Belles Lettres, 1990, 353 p.

Raynaud 2001 : RAYNAUD (Cl.). – Les campagnes languedociennes aux IVe et Ve siècles , In : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité, Actes du colloque AGER IV*, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.247-274.

Schneider, Garcia 1998 : SCHNEIDER (L.), GARCIA (D.), - *Le Lodévois, Carte Archéologique de la Gaule, 34-1, Arrondissement de Lodève et communes d'Aniane, Cabrières, Lieuran-Cabrières, Peret*, Académie des

Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de la Culture, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, [Diffusion de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme], 1998, 332 p.

Schneider 1997 : SCHNEIDER (L.). - Une *vicaria* languedocienne du Xe siècle : Popian en Biterrois, *Autour de l'An Mil, Annales du Midi*, T.109, n°219-220, Juin/Déc. 1997, p. 401-442.

Schneider 2000 : SCHNEIDER (L.). - Sites sacrés, sites profanes. Recherches récentes sur les établissements ruraux du haut Moyen Age dans les périphéries monastiques de Saint-Sauveur d'Aniane et Saint-Sauveur de Gellone (Ve-XIe s.), *In* : AMADO (C.) et BARRAL I ALTET (X.) dir., *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du haut Moyen Age*, Actes de la 2eme table ronde de Gellone, Août 1998, Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, Montpellier 2000, p47-64

Schneider 2001 : SCHNEIDER (L.), - Oppida et castra tardo-antiques. A propos des établissements de hauteur de Gaule méditerranéenne, *In* : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Actes du colloque AGER IV, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.433-448

Schneider 2002 : SCHNEIDER (L.), - L'agglomération du Roc de Pampelune à Argelliers (Hérault, Montpelliérais), *In* : Fiches (J.-L.) Dir., *Les agglomérations gallo-romaines du Languedoc-Roussillon*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, n°13-14, Editions: ADAL, Lattes 2002, p.411-418.

Schneider sous-presse : SCHNEIDER (L.), - Entre Antiquité et haut Moyen Age : traditions et renouveau de l'habitat de hauteur dans la Gaule du Sud-Est, *In* : FIXOT (M.) Dir. *La méditerranée de P.-A. Février*, Actes du colloque de Fréjus en l'honneur de P.-A.Février, 7 et 8 avril 2001, Presses Universitaire de Provence (sous-presse).

Soutou 1982 : SOUTOU (A.), - Le Roc de Pampelune et son rempart (Argelliers, Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 1982.1, p.11-12.

Volpe 2001 : VOLPE (G.). - Les campagnes d'une région d'Italie méridionale à l'époque tardive : l'Apulia, *In* : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Actes du colloque AGER IV, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.331-356.